

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXIX. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367

XX ** XX ** XX ** XX ** XX

LETTRE XXIX.

Suite.

Bologne, Jeudi, 24. Juill.

J'ai eu ce matin une visite du Comte de Belvedère. Il m'a trouvé fort incommodé; il avoit appris que je rencontrais quelques difficultés, & leur attribua mon indisposition.

J'avoai que cela pouvoit être. Ma vie, Monsieur, lui dis-je, n'a pas été aussi heureuse, qu'auroit pu l'esperer un homme qui a fait son étude de n'offenser personne, ni homme ni femme; & qui a tâché de reprimer des passions qui sans ces efforts auroient pu être aussi déréglées que celles d'autres jeunes gens, dans les circonstances où je me suis trouvé; mais je benis Dieu de ce que j'ai de la résolution. Je puis plier sous un fardeau, au moment où il est imposé sur moi; mais quand je trouve que je ne puis le seconer, je tâche de m'y accoutumer, & de me mettre à mon aise en le portant. Pardonnez moi, Monsieur: je me permets rarement de m'expliquer ainsi; mais je regarde le Comte de Belvedère comme mon ami.

Vous me faites honneur, dit-il. Et je suis venu avec un cœur disposé à cultiver votre amitié. Je vous remercie pour la bonté que vous m'avez témoignée en dernier lieu. Vos sages conseils, & la douceur de vos procédés, dans un tems où je ne pouvois me fier à moi-même, m'ont

m'ont sauvé, autant que je puis le comprendre, d'une destruction finale. Jusqu'au dernier jour de ma vie, je reconnoîtrai l'obligation que je vous ai. Mais, cher Chevalier, si en m'instruisant des difficultés que vous avez rencontrées, vous ne renouvellez pas votre affliction, à présent que vous n'êtes pas fort bien...

Je ne la renouvelerai pas, Monsieur, interrompis-je, puisque je ne puis penser à autre chose à présent. Cependant en me mettant à la place de chacun de ceux de la famille de Porretta, je ne trouve personne à blâmer; au contraire. Et je dois admirer Mademoiselle Clémentine, comme la plus grande des femmes.

Il attendoit avec impatience de plus amples détails.

Je ne puis répondre de l'événement, continuai-je; je me contenterai donc de vous dire, que la différence de Religion fait la difficulté du côté de la jeune Dame. Je veux lui accorder le libre exercice de la sienne. Elle insiste sur un changement de la mienne. Pour le reste des détails, Monsieur, vous ne manquez pas d'amis, parmi les principaux de la famille; qu'ils vous racontent ce qu'ils jugeront à propos. Je ne refuserois pas de satisfaire votre curiosité, si je pouvois vous dire quelque chose de concluant.

Je suis curieux, Chevalier, dit-il, je l'avoué. J'ai aimé Clémentine par dessus toutes les femmes, avant sa maladie. Je ne l'en ai pas moins aimé pour sa maladie: au contraire ma compassion se joignant à mon amour, y a ajouté une tendresse, que je n'avois pas éprouvée auparavant dans un pareil degré. Le traitement
qu'el-

qu'elle a affuyé, & la cruauté intéressée de Mademoiselle Laurana ont augmenté sa maladie, & celle-ci, (je ne l'aurois pas cru possible) a accru mon amour. Pour la délivrer de ce traitement, & dans l'esperance que des traitemens differens (vous voyez que mes esperances n'étoient pas mal fondées,) lui rendroient sa raison, & que la ruïne des esperances de la cruelle Laurana en seroit la suite, j'offris de l'épouser, malgré sa maladie. Mais je dois avouër que je n'ai jamais su combien je l'aimois, jusqu'à ce que, non seulement moi, mais l'Italie, & sa Religion ont été sur le point de la perdre pour toujours. Vous ne voulez pas satisfaire ma curiosité à présent? Que le ciel vous donne la santé & le bonheur dans cette vie & dans l'autre! Mais puissiez-vous, Chevalier, n'être jamais l'époux de Clémentine, & l'être de quelque femme de votre país, s'il y en a quelqu'une qui puisse être digne de vous!

Le Comte me quitta sur ce souhait exprimé avec ardeur, & je suppose, recourut à l'Evêque, ou au Père Marescotti, pour satisfaire sa curiosité.

Mon indisposition demandant quelque ménagement, j'envoyai un billet à la Marquise, pour m'excuser d'y aller jusqu'à l'après-midi, sous prétexte de quelque affaire inattenduë. Je me faisois de la peine de dire que je n'étois pas bien, de peur que cela ne parût un petit artifice d'amant, pour exciter la compassion. Je ne voudrois pas devoir mon succès, même auprès de Clémentine, à des manéges bas. Vous savez que j'ai de l'orgueil, mon cher ami... Un orgueil que votre exemple n'a pu me faire vaincre,

ere, quoiqu'il m'en ait quelquefois inspiré de la honte.

A une heure.

Camille de la part des deux Dames m'a fait une visite, il y a environ deux heures. Elles avoient été allarmées de ce que je différois jusqu'à l'après-midi d'aller voir Clémentine; soupçonnant que le Comte de Belvédère m'avoit malheureusement engagé, ils avoient envoyé Camille pour en savoir la véritable cause. Comme elle remarqua que je n'étois pas bien, je la priaï de n'en témoigner rien à personne. Mais elle ne put s'empêcher d'en parler à la Marquise, qui lui ayant défendu d'en faire semblant à Clémentine & à Jeronymo, eut la bonté de me venir voir elle-même, accompagnée du Père Marscotti.

Jamais une Mère ne fut plus tendre pour son propre fils qu'elle le fut pour moi. Le Père me témoigna une affection paternelle. Je parlai de mon indisposition comme d'un rien, étant résolu, s'il étoit possible, d'aller chez eux l'après-midi. Mon ame n'est pas tranquille, mon cher ami. J'ai besoin de certitude: cependant sur ce qu'a laissé entrevoir la Marquise, je crois n'avoir plus de raison de douter. Le Père & l'Evêque n'ont pas épargné leurs peines, j'ose dire, pour forifier les scrupules de Clémentine. Toute leur étude, me dit la Marquise, étoit à présent pour savoir comment ils me témoigneroient leur reconnaissance.

Ils ne m'en doivent point.

Mon cher Chevalier, dit-elle en me quittant & en me donnant sa main, prenez soin de votre

tre



tre santé; ... de votre précieuse santé. Ne pensez pas à sortir; nous viendrons tour à tour vous tenir compagnie ici.

* *

Malgré l'avis de la Marquise, j'allai au Palais de Porretta, dès que je crus qu'ils auroient dîné. Le Seigneur Jeronymo souhaita d'être seul avec moi, pendant quelques minutes; ce fut pour me parler de la révolution inattendue arrivée dans sa sœur. Je trouvai qu'il avoit été instruit exactement. On n'avoit pas omis une circonstance qui pût le mettre en état de juger du tout.

Et voulez-vous, Grandison, pouvez-vous, mon cher ami, dit-il, avoir la bonté d'attendre patiemment l'issuë de l'héroïsme, (ou quel nom lui donnerai-je?) de cette chère fille?

Je l'assurai que le rétablissement de sa sœur étoit pour moi la plus chère de toutes les considérations; & que j'étois venu d'abord sans autre esperance, que celle de la guérison d'elle & de lui; résolu de m'en remettre pour tout le reste à la providence.

La Marquise entra, & me prenant en particulier, elle me gronda avec une tendresse maternelle de ce que j'étois sorti. Le reste de la famille nous joignit, & tous d'une voix, offrirent d'employer tout leur crédit auprès de Clémentine en ma faveur, s'il y avoit quelque apparence que le repos de mon esprit, ou ma santé, souffrirent de sa présente résolution.

Tant que sa conscience y étoit intéressé, leur répondis-je, je ne voudrois pas pour le monde entier qu'on la pressât de changer. Je croyois qu'il

qu'il ne restoit plus rien à faire que d'éprouver la fermeté de sa résolution, par des absences courtes d'abord, ensuite plus longues. Et je le lui proposerois à elle-même, s'ils le trouvoient à propos, dès que je la verrois.

Jeronymo & toute la famille me paroissent d'un même avis. Dites moi, mon cher Docteur Bartlet, est-il excusable dans un homme qui a si longtems joui de votre commerce, & qui a dû profiter de votre exemple, de vous, qui avez agi avec tant de grandeur dans les mortifications, & même dans les persécutions; est-il excusable de s'être trouvé un orgueil, qui dans cet instant alla presque jusqu'à l'impatience, en voyant chaque membre de cette famille plus charmé que mécontent, de ce qu'il ne seroit pas vraisemblablement allié avec eux?... Cependant en considerant la chose de sens froid, & se mettant à la place de chacun d'eux, il faut avouer, en mettant même à part le grand article de la Religion, qu'on pouvoit leur passer de se réjouir dans l'esperance de garder leur Clémentine au milieu d'eux, dans son pais natal; & surtout à cause du dérangement de son esprit; de ce qu'elle n'alloit pas dans un pais aussi éloigné que l'Angleterre. Mon Père, ma Mère, & moi-même ne nous serions-nous pas également réjoui d'une pareille révolution dans une de mes sœurs; sur-tout si nous lui avions cédé principalement par des motifs de compassion, & malgré les intérêts de notre famille?

La Marquise me conduisit auprès de sa fille, qui me reçut en rougissant, comme sentant qu'elle m'avoit trompé dans mes esperances,

sans

sans que je l'eusse mérité. Elle remarqua, après la première émotion, que je ne paroissais pas bien, & me regarda d'un air de compassion. Une légère indisposition, lui dis-je, qui vient peut-être du manque d'exercice. J'ai pensé à faire encore une fois le tour de l'Italie, pour visiter plusieurs amis, qui m'ont honoré de leur attention pendant mon premier séjour dans ce pays.

Combien de tems vous proposez-vous d'être absent, Monsieur?

Peut-être un mois, Mademoiselle.

Un mois, Monsieur!... Elle soupira, & baissa les yeux.

Le Seigneur Jeronymo, j'espère, lui dis-je, aura une correspondance avec moi.

Je souhaiterois presque, dit-elle... Pardonnez moi, Madame, dit-elle à sa Mère, en baissant les yeux d'un air honteux.

Que souhaiteroit mon enfant?

D'avoir une correspondance avec le Chevalier, pendant son absence... comme sa *sœur*, comme son *disciple*, je crois que je le puis...

Vous me ferez, Mademoiselle, le plus grand honneur; ma chère Madame, ne puis-je pas espérer que vous emploierez votre crédit auprès de Mademoiselle Clémentine, pour l'engager à suivre cette gracieuse intention.

Absolument. Ma très chère amour, il ne vous fera méfiant dans aucune de ces qualités, comme disciple, ou *sœur*, ou amie, d'écrire à un homme tel que le Chevalier Grandison.

Peut-être donc que je le puis, dit-elle. Vous verrez, Madame, tout ce qui se passera dans cette correspondance.

Com-

Comme il vous plaira, mon amour. Je puis compter entièrement sur la générosité du Chevalier, & sur votre prudence.

Je souhaiterois, Madame, lui dis-je, que vous vissiez tout ce qui s'écrira... Comme l'amusement est ma principale vuë dans cette tournée, je me trouverai ponctuellement en chaque lieu dans le tems convenu.

Mais serez-vous absent un mois, Monsieur ? dit Clémentine.

Aussi peu que vous l'ordonnerez, Mademoiselle.

Mais, dans les circonstances présentes, dit-elle, ce n'est pas à moi... Elle s'arrêta, soupira, & baissa les yeux.

Vous êtes, Mademoiselle, au dessus d'une réserve inutile. Je n'ai jamais abusé de la confiance de personne. Je suis fier de votre estime. Je ne ferai jamais rien qui puisse me l'ôter. Quel que soit votre bon plaisir, apprenez le moi dans les Lettres que vous me ferez l'honneur de m'écrire ; & j'obéirai à tout avec joie.

Où comptez vous d'aller d'abord, Monsieur ? A Florence, Mademoiselle.

A Florence, Monsieur?... Mais Mademoiselle Olivia, je pense, n'y est pas... Voir M^r. Beaumont, je suppose.

Je vous écrirai, Mademoiselle, de Florence la première Lettre de cette précieuse correspondance. J'aurai soin d'être à portée de recevoir cette faveur de vous, dans peu de tems, par un domestique que je laisserai à Florence pour attendre votre réponse.

Et quand quittez-vous Bologne, Monsieur ?
Je

Je prendrai congé à présent de ma nouvelle correspondante, & de mes chers amis d'ici; & je me préparerai à mon petit voyage.

Elle regarda sa Mère; ensuite moi: elle soupira encore, rougit & baissa les yeux... *Eh bien, Monsieur*, ce fut tout ce qu'elle dit.

Ne voulez-vous pas boire le chocolat avec nous demain? dit la Marquise.

Je m'excusai. Comme je n'étois pas bien, je pensai que je pourrois être obligé de garder la chambre deux ou trois jours; & qu'il valoit mieux par cette raison prendre congé d'elle alors, pour ne pas leur donner de l'inquiétude, dans la supposition que mon indisposition venoit de la perte de mes esperances. Et cependant, Docteur Bartlet... Mais vous connoissez mon cœur, & toutes ses imperfections. Et ne me permettez-vous pas, dans cette occasion extraordinaire, de donner quelque chose à mon orgueil naturel, pour ma consolation? Qui pourroit ne pas admirer le caractère sublime de cette jeune Dame? Quel homme ne souhaiteroit de la posséder?... Mais ambitionner une alliance avec une famille, quelque illustre, quelque estimable qu'elle soit, dont chacun des membres souhaite, & avec *raison* de son côté, qu'elle n'ait pas lieu... Il faut, s'il est possible... Mais quelques semaines décideront de mon sort. Je ne leur donnerai, ni à moi, si je puis l'empêcher, aucun sujet de regret.

Je pris congé dans les formes de Clémentine: elle pleura à notre séparation, & mettant un genou en terre, elle pria que la bénédiction du ciel m'accompagnât par tout où j'irois.

Quand

Quand même mon indisposition n'auroit pas abattu mes esprits, je n'aurois pu qu'être touché de la solennité & de la grace de son procédé. La Marquise étoit émue.

En sortant de chez elle, j'allai voir Jeronymo: je laissai à sa Mère le soin de l'informer de ce qui s'étoit passé; & je pris congé de lui avec un sentiment presque aussi vif. Je demandai une visite de Mr. Lowcher; & je laissai mes complimens pour le reste d'une famille, pour qui je dois avoir toujours la plus haute considération.

Vendredi, 25. *Juill.*

J'ai pris un remède hier au soir, qui m'a fait du bien. J'avois besoin de repos. Je suis beaucoup mieux, & je me prépare à partir pour Florence. C'est ce que j'ai répondu aux informations que toute la famille a envoyé prendre sur ma santé. L'Evêque s'est excusé de me venir voir sur une résolution subite qu'a pris le Comte de partir pour Urbino, le priant de l'y accompagner, avec le Père Marescotti.

Camille est venuë chez moi de la part des deux Dames & du Marquis. Tous trois, m'a-t-elle dit, étoient indisposés. Ils s'informoient de ma santé avec beaucoup de tendresse. Le Marquis l'avoit chargé de me dire qu'il esperoit de se trouver assez bien pour me faire une visite avant mon départ. Jeronymo souhaitoit de me voir auparavant si j'en avois la commodité; mais comme il faudra probablement, si j'y vais, que je voye Mademoiselle Clémentine, & qu'il s'en suivra une nouvelle séparation solennelle, je crois qu'il vaudra mieux, pour l'amour d'elle,

& de moi, aussi bien que de Jeronymo, de ne pas lui obéir; & je l'ai fait dire ainsi par Camille.

Le Comte de Belvédère m'est venu voir. Il retourne à Parme. Il n'a pas dit un mot sur Mademoiselle Clémentine, ni sur sa famille. Il m'a pressé beaucoup de lui promettre une visite chez lui. Je lui ai donné lieu de m'attendre. Par son silence sur un sujet qui lui tient si fort au cœur, aussi bien que par la grande considération qu'il me témoigna, j'ai tout sujet de croire qu'il fait où j'en suis avec Clémentine. Elle peut compter sur ses prières, pour qu'elle persévère dans ses présentes dispositions, & sûrement sur celles de toute sa famille; car il n'y a pas à douter de celles du Général. Elle auroit eu les miennes plus sincèrement, s'ils ne s'étoient pas tous réunis pour flatter mes espérances, & si elle n'avoit pas donné de telles preuves de la plus grande ame qu'il y ait jamais eu.

Mais à quelque épreuve qu'un changement si inattendu puisse mettre ma fermeté, je ne puis être privé de tout plaisir, puisque mes derniers paquets de Paris & d'Angleterre m'en donnent beaucoup.

On a fait à Paris tout ce que je pouvois souhaiter au sujet du legs de Mr. Danby.

Lord W. m'écrit qu'il trouve chaque jour plus heureux que le précédent, avec son épouse, qui déclare aussi la même chose.

Notre Beauchamp me dit qu'il ne lui manque que ma compagnie pour être le plus heureux des hommes. Il me prie d'écrire, de mon chef, une Lettre de remerciemens à sa Belle-Mère sur la reconnoissance qu'il me témoigne

de la bonté qu'elle a pour lui. Je le ferai volontiers, & d'autant plus que son motif est, j'en suis sûr, la reconnoissance pour les bienfaits reçus, plutôt que l'attente de nouveaux.

Il se lamente dans un postscriptum, de ce que son Père est tombé dangereusement malade. J'en suis bien fâché. Il me semble que je suis intéressé à la vie, & à la santé de sir Harry Beauchamp. J'espère qu'il jouira longtems d'un bonheur auquel son fils dit qu'il est extrêmement sensible. S'il mouroit, Lady Beauchamp se trouveroit en grande partie au pouvoir de Mr. Beauchamp, quelque considerable que soit son douaire. Si, dans un pareil événement, il n'étoit pas aussi obligeant pour elle, qu'il l'est à présent, & s'il n'oublioit pas tous les mécontentemens passés, je n'aurois pas de son cœur l'idée que j'en ai à présent. Notre Beauchamp n'a besoin que de l'épreuve de la prospérité, beaucoup plus dangereuse que celle de l'adversité, pour avoir prouvé pleinement qu'il est un excellent homme.

Lady Mansfield avec autant de joie que de reconnoissance, m'apprend qu'il ne manque plus que ma présence en Angleterre, pour amener à une décision tous les points qui restent à présent en dispute, avec ses adversaires les Keeings, qui paroissent portés, par la médiation de sir John Lambton, à s'accorder aux conditions que j'ai conseillé qu'on leur proposât comme de moi-même; & le méchant Bolton a aussi proposé des conditions, qu'on doit peut-être accepter si l'on n'en peut tirer de meilleures.

J'ai reçu à la fois deux Lettres d'Emilie de



differentes dates. J'écrirai à cette chère fille par le premier courier, & lui dirai combien l'absence me rend plus chers tous mes amis.

Vous me charmez, mon cher Docteur, en m'informant du bonheur de Lord & Lady G. J'écrirai à cette occasion à ma Charlotte, & la remercierai de l'honneur qu'elle me fait par sa conduite obligeante, envers cet honnête & digne homme.

Que vous êtes heureux, mon cher ami, & Lord & Lady G. & Emilie, d'être chez Miss Byron! Je suis charmé du portrait que vous me faites de sa famille.

Mais j'ai reçu par le même courier des Lettres qui ne me font pas autant de plaisir: elles sont de Mademoiselle Olivia, & de mon pauvre cousin Grandison.

Cette malheureuse femme doit me donner toujours de nouveaux embarras! Elle se prépare, dit-elle, à revenir en Italie. Elle maudit; elle menace. Pauvre femme! Mais laissons ce sujet pour à présent.

Je suppose que mon cousin est à présent à Paris. Il m'écrit qu'il étoit sur le point de partir suivant mon avis; & qu'il attendra là mes directions, pour venir en Italie, ou non. Je lui écrirai de m'attendre à Paris, jusqu'à nouvel avis; & j'écrirai en même tems à quelques-uns de mes amis, de lui rendre le séjour de la France agréable.

Je resterai peut-être quelque tems sans vous écrire. Je recevrai cependant les Lettres qu'on m'adressera d'Angleterre, sous le couvert de M^{rs} Beaumont, comme vous savez.

Je me donnerai assez de mouvement si ma santé me le permet. J'irai voir les ouvrages que fait le Duc de Modène pour rendre plus considérable sa petite souveraineté. J'irai voir le Comte de Belvédère à Parme. M. Beaumont & ses amis prendront la meilleure partie de mon tems. Peut-être ferai-je une visite longtems demandée, à la famille Altieri à Urbino: si je la fais, je ne dois pas négliger le Comte de Porretta qui m'a invité d'une façon fort pressante. Je compte de passer quelques jours à Rome. Si je vais de là à Naples, j'irai peut-être encore une fois à Portici, avec le Général, pour faire des observations plus exactes que je n'en ai fait jusqu'à présent, sur ces trésors d'antiquité trouvés dans l'ancienne Herculaneum.

On m'a averti de Milan que Madame Sforza seroit bien aise que je lui fisse là une visite. Je puis passer par là en quittant l'Italie; mais comment puis-je sans indignation voir la cruelle Laurana?

Voilà en gros, mon cher ami, comment je compte de passer ce mois que je ferai absent de Bologne.

Il y a longtems que je n'avois pas été à même de vous dire à l'avance, par raport à quelques articles essentiels de ma vie, ce que je voulois, ou ne voulois pas faire. Cependant connoissant mes propres motifs, je ne puis dire, que, si j'avois à recommencer les trois ou quatre dernières années, j'agirois autrement que je ne l'ai fait. Vous, mon respectable ami, avec cette franchise qui m'a été d'une uti-



lité inexprimable, avertissez moi, si je suis trop prompt à m'absoudre. Vous savez, je le répète, tous les secrets de mon cœur. Ne soyez pas partial pour votre sincère ami. Je n'écris pas pour être loué, mais corrigé. Ne flattez pas ma vanité, je ne suis encore qu'un jeune homme. Vous ne m'avez pas blâmé il y a longtems. Je me défie un peu de moi-même par cette raison. Mais si vous n'avez pas de fautes essentielles à remarquer, épargnez vous la peine de me le dire. Vous étant ainsi renouvelé ma prière de me donner vos sincères avis, je regarderai votre silence comme une approbation de ce que j'ai fait jusqu'à présent, & nous commencerons un nouveau compte de la date de votre première Lettre. En attendant, ne soyez pas en peine pour ma santé. Je suis beaucoup mieux. Mon cœur a été abatu par l'incertitude. Il y a longtems que j'ai cru que la crise aprochoit; si elle n'est pas déjà passée, sûrement, du moins dans quelques semaines, tout sera décidé.

Je ne suis pas pressé d'envoyer ce paquet. Dans une semaine d'ici sir Alexandre Nesbitt partira pour aller directement en Angleterre. Il a grande envie de faire connoissance avec mon cher Docteur Bartlet, & me prie de lui donner une commission qui puisse l'introduire auprès de vous. Je n'aurois pas toutefois différé de vous envoyer ces Lettres par une voie plus expéditive, si ma destinée dans ce pais eut été absolument décidée.

Sir Alexandre est un homme de merite; comme tel il n'a pas besoin de recommandation auprès